



COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous (HENRI, Comte de Paris)

NOUS MAINTIENDRONS !

Oui, nous **MAINTIENDRONS**.

Le dernier numéro d'« Ici France » a paru et, avec lui, une déclaration du Prince renonçant à toute action politique par l'intermédiaire des monarchistes.

Ce n'est pas sans une infinie tristesse que nous avons appris cette décision. Ce n'est pas sans une grande peine que nous voyons disparaître un hebdomadaire dans lequel nous avions mis tant d'espoir et que nous voyons supprimer les Comités Monarchistes qui devaient assurer la liaison entre le Prince et le Peuple.

Mais nous savons trop combien divisés sont les monarchistes, divisés sur la doctrine et divisés sur les méthodes, eux qui n'ont pas eu le courage de renoncer à leurs petites chapelles pour se mettre au seul service du Prince.

Nous savons trop aussi combien de monarchistes ont pris soin de déformer la pensée du Prince, et combien d'autres lui ont donné l'image de leur incompétence et de leur inefficacité.

Nous souffrons profondément de cette situation tragique où l'on voit un Prince contraint de renoncer au concours de ceux qui prétendaient parler en son nom. Monseigneur le Comte de Paris méritait d'être mieux servi. Faut-il donc que sa clairvoyance politique, dont « Entre Français » nous a donné l'éclatant témoignage, n'ait échappé qu'à ceux-là mêmes qui devaient être ses plus fidèles soutiens !

Nous autres Mesniers, dont la jeunesse n'a point connu les préjugés paralysants de nos aînés, malgré la tristesse de l'heure, nous croyons en l'avenir. Nous

croyons en la Monarchie, et nous avons donné notre foi et notre confiance à celui en qui elle s'incarne. Nous ne sommes pas de ceux qui se reprennent.



Nous savons que la sagesse de nos Rois et l'ardeur de notre jeunesse portent en elles le ferment de cette nouvelle civilisation d'où naîtra l'Europe de demain.

Si, cloîtrés dans leurs petites chapelles branlantes, des monarchistes ont pu préférer des cultes périmés à l'union autour du Prince, si d'autres ont désespéré de la Monarchie et sont allés, par ambition ou par faiblesse, grossir les rangs moutonniers de tel ou tel parti, si d'autres encore, que la fortune avait favorisés, n'ont aidé leur Prince que comme l'on fait l'aumône à un pauvre, nous autres, jeunes et dénués de tout, restons passionnément attachés à ces traditions que nous n'avons pas toujours trouvées dans notre berceau, mais que nous sommes allés rechercher, par un lent travail illuminé de foi, au cœur même de la France.

Nous continuerons à servir le Prince, nous le servirons avec tout l'enthousiasme et toute la clairvoyance qu'il réclame de nous. Si d'autres, incapables ou vains, se sont montrés des serviteurs infidèles, une troupe joyeuse et confiante d'hommes jeunes se resserre autour de son Roi. Elle continue le combat, elle le continuera jusqu'au bout, jusqu'au succès.

MONSEIGNEUR, NOUS MAINTIENDRONS !

Vous lirez dans ce numéro :

PAGE 2. — *Tristesse de l'exil*, par Janine de Cornière.

PAGE 3. — *La Monarchie et le Peuple* (fin de la grande étude de Testis).

PAGES 4-5. — *Aurons-nous la guerre ? — Staline vu par Lénine*.

PAGE 6. — *A l'ombre du Siège de La Rochelle*, nouvelle historique de R. Féquant.

PAGE 7. — *Critiques et poèmes inédits*.

PAGE 8. — *Le « Courrier de la Mesnie » continue*.

TRISTESSE DE L'EXIL

« Mieux vaut la prison
que l'exil, car la prison,
c'est encore la terre de
France. »

duc d'ORLÉANS.

La Patrie, ce n'est pas seulement une Idée : c'est un fait. C'est l'endroit où tout notre être se trouve le plus à l'aise. Tout nous y est bon, souriant et familier. Ailleurs, nous rencontrons parfois la bienveillance et l'hospitalité; nulle part nous ne trouvons cette amitié de toutes choses, la compréhension, les souvenirs communs et les communes espérances. L'Amour de la Patrie, du sol des Ancêtres, n'est point un amour platonique; c'est l'égoïsme collectif des Peuples, dont chaque individu porte en soi une parcelle.

Est-il un plus injuste châtement à infliger à des âmes élevées, victimes innocentes de lois cruelles, que celui de les contraindre à un exil immérité, à plus forte raison lorsque ces exilés ne sont pas des exilés comme les autres, et lorsqu'ils appartiennent à une grande famille de « serviteurs-nés de la Patrie française » ?

En 1886, les Princes d'Orléans ont connu cette douleur poignante : abandonner le sol de France, de la Patrie, uniquement parce que leur prestige et leur haute valeur morale ont porté ombrage et donné de l'inquiétude à un Parlement violent et haineux. A la Chambre, la Droite, malgré des débats enflammés et une position soutenue fermement (inoubliables discours de Cassagnac et de de Mun), ne put empêcher cette mesure arbitraire, véritable explosion de jalousie et de rancune : les lois d'expulsion hors de France de tous les membres des familles ayant régné sur ce pays : on chassa du sol natal des petits-fils d'Henri IV et de Saint Louis. Cela ne s'était pas fait sans séances houleuses, cris, vacarme, pugilats même ! La grande majorité du Gouvernement ne voulait pas, au début, accomplir un geste aussi peu noble : mais la Gauche sut adroitement créer l'agitation et l'inquiétude, parvint à faire accepter la chose, et beaucoup finirent par « hurler avec les loups ».



Prince Henri
de France

Que lui reprochait-on, grand Dieu ! à cette illustre famille qui possédait à un si haut point le sens du devoir et de l'honneur ? Simplement de se montrer trop grande, trop parfaite, trop pleine de qualités et de panache. Alors... on l'expulsa... Mais toutes les fois que le châtement surpassa la faute commise (et que dire ici, lorsqu'on exerce d'injustes rigueurs sur des innocents !) au lieu de flétrir, il consacre et donne l'auréole.

Et comment oublier l'acte de bravoure qui poussa l'arrière petit-fils de Louis-Philippe à enfreindre les lois d'exil par un sentiment patriotique que rien ne put faire reculer. Ce Duc d'Orléans — fils du prétendant au trône de France depuis la mort du Comte de Chambord, Philippe, Comte de Paris, — fut condamné à deux ans de prison pour être revenu en France, à l'âge de 21 ans, se mettre à la disposition des autorités militaires, placé qu'il était dans l'alternative de violer la loi de conscription ou celle de proscription, afin, disait-il, d'accomplir ce qu'il considérait comme son devoir.

On connaît son Jugement inique et sa condamnation. Mais lorsque le Gouvernement vit son attitude sans faiblesses, et l'exemple de courage et de bonne humeur qu'il ne cessa d'offrir à ses gardiens, — les milliers de lettres, de cartes, d'envois de fleurs qui affluaient de

tous les points de France, prouvant ainsi combien étaient vivaces dans le cœur de tant de Français l'affection et l'estime pour ce Prince, on résolut de le grâcier. Il ne fit donc que quatre mois de prison au lieu de deux ans, et cela — ne l'oublions pas — pour avoir demandé à accomplir son service militaire, alors de trois années.

De sa prison, il écrivait à un de ses amis : « Mieux vaut la prison que l'exil, car la prison, c'est encore la terre de France ! » Dans une autre lettre : « La grâce me rend aux douleurs de l'exil ; je change seulement de captivité ». Ces simples phrases renferment tout l'amer parfum de la Patrie perdue !

Bien avant ce retour aux iniques lois d'exil de 1886, le Prince Président Louis Napoléon avait lui aussi chassé de France les représentants des Bourbons au moment de son coup d'Etat pour instaurer l'Empire. Et on ne peut s'empêcher de penser à la grande figure du Duc d'Aumale qui connut deux fois ce déchirement, cet arrachement à la mère-Patrie.

✱

C'ÉTAIT en 1848. Le Duc d'Aumale était un beau jeune homme blond. Sa physionomie avait à la fois une expression calme et digne — une figure de héros populaire. Ses yeux vifs avaient une singulière finesse d'expression. Sa bouche d'un dessin ferme faisait songer à un arc prêt à lancer le mot juste. Son élégance, ses manières nobles et distinguées, étaient un peu froides peut-être, et de ce fait, il n'attirait pas vite ; mais goutte à goutte, il gagnait l'estime et le respect de tous. Sa haute intelligence, sa fermeté, le sérieux et la profondeur de son caractère en faisaient une personnalité de premier plan. Récemment nommé Gouverneur général de l'Algérie, il s'intéressait principalement à la constitution du peuple arabe et au moyen de faire coexister sans trouble, sur le même sol, l'indigène et le colon.

Un des invités du jeune Gouverneur général raconta qu'à une soirée donnée par le Duc et la Duchesse d'Aumale se trouvaient réunies quelques figures glorieuses de cette époque, parmi lesquelles se remarque le Prince et la Princesse de Joinville, le Général Duvivier, forte personnalité pleine d'attrait et d'imprévu, le fougueux et éclatant Général Lamoricière, supérieurement intelligent, fougueux par son âge et sa santé, « brave comme son épée ». « Je ne crois qu'aux heureux », disait-il. Lorsque les mauvaises heures sonnèrent pour lui, cette parole dut lui retomber amèrement sur le cœur. Le Duc d'Aumale, au milieu d'un cercle brillant, exposait ses vues en matière de politique coloniale, captivant l'attention de tous par ses aperçus remarquables. Il parla longtemps ce soir-là et conclut sur une note mélancolique : « Oui, tout cela peut se faire, tout cela se fera ; mais il y faut le temps ».

L'invité dont il est question, adossé à une table où se trouvaient entassés livres et revues, ouvrit machinalement le premier volume qui lui vint sous la main. Il était triste sans bien savoir pourquoi. Il tomba sur les vers de Victor Hugo :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu !

.....

Ah ! demain c'est la grande chose.
L'homme aujourd'hui sème la cause :
Demain, Dieu fera mûrir l'effet.
L'avenir, l'avenir, mystère !

— Que faites-vous donc là ? dit aimablement le Duc en passant.

— Je consulte le sort, lui fut-il répondu.

Il sourit.

Vingt jours après, le Duc et la Duchesse d'Aumale, le Prince et la Princesse de Joinville parlaient pour l'exil. Plus tard, Duvivier tombait, frappé à mort dans les combats de

Paris. Lamoricière était proscrit (et combien d'autres parmi les invités de ce soir-là).

L'avenir avait dit son mot : un mot que personne n'attendait !

Cependant, après vingt-trois ans de bannissement odieux, d'attente indéfinie, un des premiers gestes du Gouvernement provisoire de 1870 (à l'écrasante majorité royaliste) fut de voter l'abrogation de la loi du Prince Napoléon. Ainsi, les barrières de l'exil s'ouvraient ou plutôt s'entr'ouvraient, car nous avons déjà vu, hélas ! que ce ne fut pas pour longtemps, et le Duc d'Aumale, vieilli et endeuillé de ses plus chères affections, dut bientôt reprendre avec les Princes de la branche aînée le chemin de la terre étrangère.

Et c'est en terre étrangère que le Prince Henri, Comte de Paris, attend l'appel de la France, resté « fidèle aux vertus de ses pères et instruit de leurs méditations et de leurs exemples ».

Lui aussi a voulu servir son pays, comme le Duc de Chartres qui réussit à s'engager pour combattre dans l'Armée Française en 1870, sous le pseudonyme bien connu de Robert-le-Fort, comme le Duc d'Alençon qui, lui, ne réussit pas et rongea son frein avec tant d'impatience ; et avant eux, comme le Duc d'Orléans que nous avons vu préférer l'emprisonnement au fait d'esquiver l'obligation militaire. Mais notre Prince, s'engageant en 1939 dans la Légion étrangère, put se mettre ainsi, avec simplicité et dignité, au service de la France au moment des sacrifices : tous ceux qui ont eu l'honneur de l'avoir pour camarade en gardent un inoubliable souvenir !



Prince François
de France

cœur ! — à Celui qui pourra leur léguer les trois fleurs de Lys d'or sur l'azur de son blason immaculé ?

Janine de CORNIERE.

A NOS LECTEURS

Amis, monarchistes et sympathisants, vous qui voulez faire quelque chose qui réponde à votre idéal et qui tranche sur toute la littérature partisane

SOUSCRIVEZ !

Lecteurs anonymes de ce « Courrier », vous qui êtes peut-être indifférents à nos idées, mais à qui notre objectivité et notre désintéressement ont plu :

SOUSCRIVEZ !

Et si vous voulez que notre effort se poursuive, que notre bulletin s'agrandisse et s'améliore sans cesse :

Choisissez la plus généreuse des formules suivantes :

Membre souscripteur .. 100 frs.
Membre donateur 200 frs.
Membre bienfaiteur ... 500 frs.

Et envoyez, SANS TARDER, votre mandat à notre C.C.P. 5320-75 PARIS, LA MESNIE, 11, faubourg Montmartre, Paris IX.

LA MONARCHIE ET LE PEUPLE



Qui nuit à la cause monarchique, c'est qu'elle n'est trop souvent défendue, comme je viens de le faire, qu'à l'aide d'exemples historiques. Cette méthode appelle toujours l'objection bien courante : « Soit, peut-être dans le passé, mais aujourd'hui ? »

Il importe donc de faire la transposition des constantes qui viennent d'être dégagées, et de situer le roi par rapport au peuple d'aujourd'hui, aux féodalités d'aujourd'hui, aux tyrans d'aujourd'hui.

D'abord le Roi, contrairement à ces derniers, n'émane pas du peuple. C'est ce qui rend le lien qui unit peuple et roi beaucoup moins trouble et beaucoup plus authentique. Il ne s'agit nullement du pouvoir ascendant qui monte du peuple aux partis, des partis au Parti, du Parti au Chef — et du chef aux puissances suzeraines qui ne tiennent que de l'homme et de ses passions, la charge de planer sur le régime pour lui donner une auréole de pérennité ou de nécessité : providence ancestrale du Vieux Dieu Allemand, ou Loi souveraine de l'Evolution Socialiste. Cela, c'est le système démocratique dont la tyrannie totalitaire est le parfait couronnement.

Le Roi, dont le pouvoir n'est pas issu du peuple, a donc cette force morale immense et qui n'appartient qu'à lui : il est plus que la somme de ses actes politiques; ce que le chef de gouvernement parlementaire n'est ni en droit, ni en fait. Ce que le dictateur est en fait, mais non pas en droit.

Quant aux féodalités d'à présent, elles sont de divers types, en lutte d'ailleurs entre elles. Celle des partis, celle des puissances d'argent, celle des syndicats dans la mesure où ils tendent à devenir des organismes politiques « parallèles ».

Il s'agit là d'associations en principe normales et saines : communautés d'intérêts, d'opinions. En fait, elles se sont féodalisées. Au lieu d'être des organismes où la vie circule, de bas en haut et de haut en bas, ce sont des lignes HORIZONTALES de conquête ou de défense. On y adhère — et dans une large mesure, on a raison — mais on sent bien qu'elles ne sont pas capables de GERER la vie de la nation; le vieil instinct anti-féodal, plus ou moins trompé médusé par la propagande, ne demande qu'à vivre, et l'on sait contre qui il se dressera.

C'est lui qui dictait la remarque que j'ai récemment entendue de la bouche d'un camionneur (certainement syndiqué et qui n'a pas omis de voter aux nombreuses occasions qui lui en ont données depuis deux ans : « Il n'y a qu'à brûler la boutique. Ils nous embêtent ». Le « Ils » qui désigne tant d'antités ténébreuses — ravitaillement, Sécurité sociale, députés, gouvernement — ce sont les féodaux. « Eux », qui ont d'abord prolétarisé le peuple, relayés à présent par ceux qui, comme remède le fonctionnaient. « Eux », ce sera bientôt, si tout continue de la sorte, la synthèse totale de la féodalité patronale prolétarisante et de la féodalité politicienne fonctionnarisante : l'Etat patron, l'Etat-parti dans l'étouffoir soviétique.

Contre « eux », il y a « Lui ». Le Roi. Il serait faux de dire que le peuple n'y pense pas. S'il n'y pense pas consciemment, si, consciemment, il refuse hélas, d'y penser, son besoin, son instinct y pensent pour lui. Ils pensent du moins à sa place vide; il y a

(Suite)

une nostalgie latente du Roi. Elle s'est cristallisée deux fois en quatre ans, les deux fois à faux, sur le Maréchal Pétain, puis, sur le Général de Gaulle. Elle subsiste, à l'état d'appel latent dans le peuple, et de terreur dans les féodalités (et chez le peuple, dans la mesure exacte où celles-ci le dirigent). Appel latent aussi et même éclatant, dans la force des choses. Rien n'est plus curieux en tout ceci, que l'attitude du M.R.P., à la fois sensible et réticent à cet appel au chef. Dans la mesure où ils restent en contact avec les réalités et les exigences profondes, HIC ET NUNC, du peuple et de la patrie, nos politiques songent à un chef « au-dessus des partis », à une personnalité « incontestable ». Mais d'un autre côté, comme féodaux, ils se hérissent d'instinct contre le chef, contre celui qui viendrait à rayonner sans eux, donc contre eux.

C'est la clé de toute la politique française depuis 1920. La loi du régime, c'est de ne pas supporter la présence d'un chef; la loi des nécessités populaires et nationales, c'est d'en requérir désespérément la présence. D'où les oscillations régulières : des pleins pouvoirs aux coups de jarnac : Clemenceau, Poincaré, Doumergue, Daladier lui-même, Pétain, de Gaulle. Les assemblées n'ont jamais passé beaucoup d'années sans se donner à un maître, ni beaucoup de mois sans l'abandonner. Le rythme s'accélère avec la IV^e République : crainte du chef, besoin du chef; crainte du chef hors des partis, crainte du chef de parti; crainte de de Gaulle; crainte de Thorez; une personnalité incontestable ? On prend Gouin. Crainte du chef : on prend Bidault. Nouvel appel au chef au prestige personnel : on prend Blum. Trois

semaines après, c'est Ramadier. La suite à demain...

Et nous voici devant le spectacle affligeant des unanimités factices alternant avec les déchirements les plus scandaleux. On prétend masquer ce désarroi en faisant le Gouvernement à cette image. Si bien que le Gouvernement est partout, et l'opposition partout. Et ce sont les mêmes. Et l'on voit un ministre de la Défense refuser son approbation aux crédits militaires que demande son gouvernement, c'est-à-dire qu'il demande. On est en face d'un Etat à la fois oppressif et anarchique qui ne saurait se comparer qu'au haut Moyen-Age.

Par dessus les féodalités déchirées et déchainées, le peuple de France attend le point d'appui, pour jeter le pont. Dans les grands drames nationaux récents, défaite ou libération, la France a cherché un chef. Dans le prochain drame, qui vient, et qui sera à la fois un désastre et une libération, il faut qu'il se tourne cette fois vers le vrai chef.

« Quand donc viendra le jour ? La terre est noire ! » disait Hugo en parlant des temps monarchiques. Et « J'ai froid; j'ai faim ». La monarchie n'est pas là, et il fait nuit. La monarchie n'est pas là et nous avons froid, et faim; non seulement dans nos corps, mais froid au cœur, sans personne à aimer; faim de pain et d'ordre.

Non, la monarchie n'est pas la nuit. Mais refusons-nous les images mystiques et les hyperboles simplistes, et ne disons pas que c'est la Lumière. Contentons-nous d'une image plus modeste : la monarchie est une arche, jetée du roi au peuple, par dessus toutes les féodalités, qui sont par nature leur ennemi commun. Ce n'est pas pour le Roi que nous souhaitons la monarchie, bien qu'il soit digne de notre dévouement. Ce n'est même pas pour la France comme entité historique plus ou moins idéale, bien qu'elle soit digne de notre piété. C'est pour le peuple de France aujourd'hui même et ici même, parce qu'il y a droit, et que nous avons envers lui — cet immense prochain — ce devoir de justice et d'amour.

La Monarchie, ce pont fidèlement entretenu pendant des siècles par le Roi et par le peuple, est maintenant brisé. Il faut le reconstruire.

Nous savons assez sur tout notre territoire dévasté combien cela est difficile de reconstruire les ponts, et combien cela est nécessaire. Contre la difficulté de l'œuvre, c'est dans sa nécessité qu'il faut puiser courage.

TESTIS.

Pages à relire :

RIVAROL

La puissance est la force organisée, l'union de l'organe avec la force. L'univers est plein de forces qui ne cherchent qu'un organe pour devenir puissances. Les vents, les eaux sont des forces; appliqués à un moulin ou à une pompe qui sont leurs organes, ils deviennent puissance.

Cette distinction de la force et de la puissance donne la solution du problème de la souveraineté dans le corps politique. Le peuple est force, le gouvernement est organe, et leur réunion constitue la puissance politique.

Le corps politique est comme un arbre : à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre.

Les droits sont des propriétés appuyées sur la puissance. Si la puissance tombe, les droits tombent aussi.

Les peuples les plus civilisés sont aussi voisin de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples comme les métaux n'ont de brillant que les surfaces.

Il faut attaquer l'opinion avec ses armes : on ne tire pas de coups de fusil aux idées.



LE déclenchement du conflit peut être dû à une cause subséquente, la question balkanique par exemple. Mais, étant données la technique moderne et les positions très nettes prises aussi bien par l'U.R.S.S. que par les Etats-Unis, les deux « grands » se trouveront très rapidement face à face. Le problème se résume donc soit à une agression soviétique, soit à une attaque américaine.

UNE ATTAQUE AMERICAINE ?

Elle est dans l'ordre des choses possibles. Mais les Américains sont gens réalistes et



Monument de la Victoire érigé par les Russes à Berlin en 1945

ils ont certainement tiré les conclusions de la « Blitzkrieg » allemande en Russie occidentale : attaquer l'U.R.S.S. par l'Occident équivalait à prendre des risques considérables pour un maigre résultat ; les centres industriels et le pétrole, plus que l'occupation du terrain, sont devenus maintenant les objectifs numéro 1 des états-majors. Or les centres industriels se sont déplacés vers l'Oural et la Sibérie, et on a pu constater que la destruction de la région du Donetz n'a pas porté un coup fatal à la puissance soviétique ; d'autre part, la reconstruction des régions dévastées par les Allemands est loin d'être accomplie et, selon certaines estimations, il faut compter encore une dizaine d'années.

La pénétration en U.R.S.S. par l'Europe occidentale offre donc peu d'intérêt, d'autant plus que se présente la difficulté de l'Atlantique à franchir, qui exclut l'acheminement rapide d'une quantité énorme de matériel et d'hommes. Les objectifs américains seront plus vraisemblablement le Caucase et son pétrole à partir du Moyen-Orient et la recherche de voies de pénétration possibles vers la Sibérie par la Perse, ou par l'Alaska, les Aléoutiennes et le Japon, ou par la Chine et la Mongolie, ou par le Grand Nord enfin. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de préjuger de la forme de la guerre éventuelle et de donner la préférence à la bombe atomique plutôt qu'aux V-2 ou à tout autre moyen.

UNE AGRESSION SOVIETIQUE ?

Une remarque s'impose : les Soviétiques ne peuvent se départir d'une certaine méfiance, voire même d'un complexe d'infériorité à l'égard des puissances occidentales. Ils sont toujours à se demander si ces diables de capitalistes qu'ils combattent par idéo-

AU-ROUS-NOUS

logie ne leur réservent pas un mauvais coup qu'eux, citoyens soviétiques, ne pourraient rendre. Cette constatation a influencé la politique anglo-saxonne d'essai loyal de bonne entente avec l'U.R.S.S. Mais un redoublement d'attention n'a provoqué qu'un redoublement de méfiance : dans

Deux ans à peine après la fin des sonnaute d'une nouvelle inquiétude : à redouter prochainement ? L'éventualité de consacrer tous leurs efforts à la l projets d'avenir pa'ce qu'ils croient velle occupation (soviétique sous-en au grand jour, mais elle agit comme Les conséquences en sont néfastes, e France : apathie générale, dégoût du t en ce qui concerne les Français, n'est

l'état actuel des choses, il n'existe pas de possibilité d'entente réelle avec l'U.R.S.S.

Cela n'implique pas un heurt fatal entre les deux grandes puissances mondiales, car il est peu probable, psychologiquement, qu'une telle initiative soit prise par l'Union Soviétique.

Cette réflexion est confirmée par les faits matériels. On peut mettre à part la question des effectifs, malgré les pertes impressionnantes subies entre 1941 et 1945 : officiellement, 8.500.000 soldats. Plus grave est le manque de main-d'œuvre qualifiée, et surtout, l'Union soviétique ne possède pas encore le potentiel industriel nécessaire à une grande nation en guerre. Le nouveau plan quinquennal, lancé l'année dernière, s'efforce bien de combler cette lacune, mais il lui faudra plusieurs années et les résultats n'attendront probablement pas les prévisions. En outre, les équipements ferrés et

QUI EST

Un orgueilleux et u

J'ai fait d'abord, dit-il, la connaissance de Lénine en 1903. Cette connaissance, il est vrai, n'était pas personnelle, mais par correspondance. Mais elle me laissa une impression indélébile qui ne m'a jamais quitté durant tout mon travail dans le parti.

On ne trouve aucune trace, dans les documents écrits par Lénine à cette époque, de son mystérieux correspondant.

Un de ses biographes, BORIS SOUVARINE, écrit à ce propos : Dans les dix premiers tomes des œuvres de Lénine, où sont en cause les hommes, les idées et les faits de toute son époque, il (Staline) n'est jamais mentionné... Dans le Grand Bouleversement, où Lounatcharski crayonne une série de silhouettes révolutionnaires, il n'est pas question de Staline.

Un orgueilleux, un fourbe, a dit Lénine

Il faut dire que Lénine avait, bien avant sa mort, désavoué l'activité de son lieutenant, l'avait même répudié et renié. Les textes sont là, explicites, que personne ne peut infirmer.

Dès 1923, Lénine jugeait aussi très sévèrement Staline :

« Staline est trop brutal, disait-il. C'est pourquoi je propose aux camarades de réfléchir aux moyens de déplacer Staline et de le remplacer par un homme qui, sous tous les rapports, se distingue du camarade Staline par une supériorité, c'est-à-dire qui soit plus patient, plus loyal, plus poli et plus attentionné envers les camarades, moins capricieux, etc.

Trotsky (*Ma vie*, tome III) parle encore de lui en ces termes :

« D'une ambition formidable, plein d'envie, il (Staline) ne pouvait pas sentir à chaque pas son infériorité intellectuelle et

De son vrai nom Joseph Djougaschwili, Staline est né en Géorgie, en 1879, district de Tiflis.

Dès sa jeunesse on remarque que le jeune étudiant en théologie est un esprit fourbe et rusé, qui ne se compromettra jamais ouvertement dans les complots et les révoltes, dont il sera l'instigateur.

Il fut expulsé du séminaire pour ses idées révolutionnaires. SIMON VERETCKAK rapporte à ce propos l'hypocrite marchandage dont usa Staline pour se venger de cette sanction : Après son départ, une épidémie d'exclusions s'abattit sur ses condisciples. Elles apparaissaient à tous inexplicables, quand on apprit qu'elles étaient l'effet d'une dénonciation de Djougaschwili au recteur. Interrogé par ses camarades il reconnut le procédé et le justifia en disant qu'ainsi les exclus perdraient leurs droits à la prêtrise et deviendraient de bons révolutionnaires.

C'est parce qu'il voulait arriver et qu'il était poussé par son nationalisme géorgien qu'il se fit révolutionnaire.

Je suis devenu marxiste, écrit-il, grâce pour ainsi dire à ma position sociale. Mon père était ouvrier dans une fabrique de chaussures et ma mère était, elle aussi, une ouvrière. J'entendais gronder la révolte dans le milieu qui m'entourait, au niveau social de mes parents. Enfin, je suis devenu un révolté à cause de l'intolérance rigoureuse et de la discipline jésuitique qui sévissaient au Séminaire orthodoxe où j'ai passé quelques années.

Un obscur militant de province

Staline a lui-même, dans un retentissant discours, prononcé après la mort de Lénine, fait remonter à 1903 ses rapports avec l'instigateur du régime soviétique :

LA GUERRE ?

demain de la Libération. les politiciens soviétiques, — ou soviétisants, — se sont aperçus que ces nations avaient un instinct de conservation développé et que par un mécanisme d'auto-défense, elles refusaient la houlette communiste. La constitution du « Kominform » a pour but d'atteindre les mêmes objectifs que précédemment par des voies différentes, et sans doute plus violentes. Si l'Italie et la France, pour ne citer

stilités, l'Europe occidentale est frisée entre les deux colosses est-elle d'un tel conflit empêche les Européens construction et les paralyse dans leurs voir subir le premier choc et une nouvelle). Cette inquiétude ne paraît pas poison lent au fond de chaque individu. les se remarquent particulièrement en il constructif. Cependant la situation, tellement décourageante.

routiers indispensables sont encore très insuffisants. Les régions dévastées de l'Ouest, trois ans après leur libération, étalent encore leurs débris ruineux et présentent le même air abandonné, état de choses qui n'est pas pour faciliter une agression vers l'Ouest.

Et, d'ailleurs, quels objectifs assigner à l'agression ? L'Europe occidentale offre un intérêt industriel certain. Il serait cependant imprudent d'aller chercher à l'Ouest un appoint industriel, aléatoire pour bien des raisons, alors que les rives de la Mer Noire et la région de Bakou resteraient sous la menace directe d'une intervention anglo-saxonne, et que les centres industriels de Sibérie ne seraient pas à l'abri d'incursions aériennes. Une occupation de l'Europe de l'Ouest exigerait des forces considérables que n'écarteraient pas la menace d'un ultérieur débarquement américain. Pas plus

qu'un bastion de défense, l'Europe occidentale ne peut être une plate-forme d'attaque pour la Russie soviétique. On peut alors



Dans ces camps vivent 20 millions d'hommes.

A. Camps dépendant des autorités locales du N.K.V.D.

B. Camps correctionnels de travaux forcés.

C. Camps dits de « mort civile ».

Ces camps de concentration sont un des « arguments » de la politique soviétique.

envisager un front de stabilisation fixé approximativement par les limites actuelles du rideau de fer. Elbe ou Oder ? La question relève d'un autre domaine. La politique actuelle du Kremlin semble reposer sur d'autres éventualités que celles entrevues ci-dessus.

LA POLITIQUE DU KREMLIN

Le problème est tout autre, en effet, si l'U.R.S.S. parvient à établir une main-mise sur la vieille Europe sans avoir à intervenir directement. Après avoir estimé que la prise du pouvoir dans les « démocraties occidentales » serait chose facile au len-

que ces deux pays, passaient sous la férule communiste, l'influence américaine qui tend à se développer à la faveur du projet d'aide immédiate et du plan Marshall serait évincée. Dès lors, l'Union Soviétique n'exercerait qu'un contrôle et aurait les mains libres pour porter son effort ailleurs : économie de moyens et sûreté des résultats. Mais un point noir surgit à l'horizon : le problème allemand ; les quatre Grands le considèrent comme vital, à des titres divers. L'U.R.S.S. voudrait réaliser l'unité politique qui lui permettrait d'agir sur les classes ouvrières, de la Ruhr à la Silésie, et, partant, d'annihiler les efforts économiques anglo-saxons. Les Anglais et les Américains préconisent l'unité économique pour pouvoir juger de ce qui se passe en zone orientale et, peut-être, inonder de produits américains le marché allemand pour se concilier les bonnes grâces de la population. La Conférence de Londres qui s'ouvre à la fin de ce mois, doit théoriquement régler le sort de l'Allemagne ; pratiquement, il faut s'attendre à un échec, et Russes et Anglo-Américains organiseront leurs zones respectives comme ils l'entendent. Les uns et les autres nous en ont déjà avertis.

LA FRANCE...

Dans cette guerre diplomatique, la France n'a pas un grand rôle à jouer. En cas de conflit, notre pays sera fatalement entraîné dans le tourbillon, avec la perspective de se trouver dans le camp anglo-saxon. Mais tant que les communistes « occidentaux » trouveront la route barrée, le danger d'un conflit ne sera probablement pas à redouter. L'opposition entre les deux « Grands » se ramène pour notre pays à un problème intérieur. Contrecarrer les visées communistes et créer un climat de travail, tels sont, pour les Français, les deux moyens de sauvegarder tout ce qui leur est cher.

Moralement, la situation actuelle est déprimante, d'autant plus déprimante que les humains ne sont pas encore remis des épreuves supportées de 1939 à 1945. Nous vivons une paix qui n'est qu'une « absence de guerre ». Nous pouvons concevoir, et nous devons construire la véritable Paix.

« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre... »

RHE.

STALINE ?

fourbe " a dit Lénine

morale. Il tenta, apparemment, de se rapprocher de moi. C'est seulement plus tard que je me rendis compte des tentatives qu'il avait faites pour créer entre nous quelque chose comme de la familiarité. Mais il me répugnait par les traits de caractère, qui ont fait ensuite sa force dans la vague de décadence : étroitesse des intérêts, empirisme, psychologie grossière, un singulier cynisme de provincial que le marxisme a émancipé de bien des préjugés, sans les remplacer par une philosophie générale profondément méditée et moralement assimilée. » (P. 197.)

Sur la fin de sa vie, Lénine écrit à Trotsky :

« Le camarade Staline, en devenant secrétaire général, a concentré dans ses mains un pouvoir immense et je ne suis pas convaincu qu'il puisse toujours en user avec suffisamment de prudence. »



Et quelques jours avant la mort de Lénine, la femme de ce dernier confia à Kamenév :

« Vladimir vient de dicter à la sténographie une lettre à Staline pour rompre avec lui toutes relations. »

Malheureusement nous n'avons plus de ces lettres qui accusent. Vous aller voir pourquoi.

A la mort de Lénine, Staline poursuivit sa

carrière malgré l'aversion qu'éprouvait pour lui le parti communiste. Mais il avait en mains le secrétariat général du parti, et cela lui valut de tels pouvoirs qu'il put devancer tous ses concurrents et prendre la première place dans la Russie des Soviets. A cette époque, la veuve de Lénine, Krupskaja, publia des lettres de son mari. Mais Staline n'était pas d'accord sur cette publication. Il exigea de l'intéressée qu'elle y mît un terme. En réponse, Krupskaja livra à la publicité une lettre de Lénine contenant notamment le passage suivant :

« Je dois déconseiller de désigner le camarade Staline comme mon successeur. Il est inexorable, discourtois et impatient, illogique, et n'a d'autre passion que celle du pouvoir. »

Staline ricana à la réception de cette lettre et manda à Krupskaja qu'il lui donnait un délai de trois heures pour lui transmettre toute la correspondance de Lénine.

S'il n'est pas donné une suite favorable à ma demande — écrivait sarcastiquement Staline, — cinq minutes après l'expiration du délai il n'y aura plus de veuve Lénine.

Les lettres arrivèrent et Staline les jeta au feu...

La réprobation générale

Agitateur d'une prudence extrême, Staline n'en fut pas moins un émeutier né qui ne concevait la politique qu'à coups de bombes. Toutefois, il n'agissait pas lui-même, mais armait la main des autres. Sa devise n'était pas : *Il vaut mieux vivre pour la révolution que mourir pour elle*. S'il alla en prison, s'il fut déporté, c'est que, par recoupements, la police tsariste pouvait l'impliquer comme « complice » mais jamais comme auteur.

A L'ombre du Siège de La Rochelle

NOUVELLE HISTORIQUE



Le vent d'Ouest souffle avec une violence inouïe, faisant gémir les touffes de tamaris éparpillés entre les marais salants. Chaque bouffée en provenance du large apporte avec elle l'odeur vivifiante et forte de l'Océan tout proche. La pluie, une pluie fine et froide d'automne commence à tomber, reléguant dans

le lointain le bruit sourd et régulier des vagues coléreuses qui viennent inlassablement se briser sur les rochers de la pointe des Minimes et sur la grande Digue récemment construite par le Cardinal de Richelieu. Des nuages ventrus et pleins de menace courent au-dessus de la campagne, rapides comme une charge de cavalerie; parfois, une étoile apparaît au hasard d'une trouée et considère de son œil impassible cette nuit hostile aux hommes et annonciatrice de drame.

Le long du fossé qui borde le jardin mal entretenu attendant à la demeure occupée par la Maison du Cardinal se dresse un pavillon, autrefois coquet et témoin de maintes réjouissances. Maintenant délabré, il subit les assauts de la tempête. Cependant un homme agenouillé se tient dans l'une des pièces. Son visage immobile, faiblement éclairé par la lumière vacillante d'une chandelle, est empreint d'une sérénité qui contraste étrangement avec tout ce qui entoure : le Père Joseph se consacre aux exercices spirituels qu'il n'a jamais cessé d'accomplir quotidiennement malgré le travail écrasant qui lui incombe. Hormis les sentinelles, à cette heure déjà avancée de la nuit, seuls veillent, à une extrémité du jardin, le Cardinal, et à l'autre, son fidèle conseiller, le Père Joseph.

Le siège de La Rochelle, commencé depuis plus d'un an, se poursuit dans la lassitude et seule, en ce mois d'octobre 1628, l'Éminence Grise, bien que terrassée depuis trois semaines par la fièvre, est animée de la volonté d'obtenir la capitulation.

Ce soir, il médite sur son thème préféré : les souffrances du Christ au Calvaire. Après un long moment, il se relève et va s'asseoir à sa table de travail. À la lueur de l'unique chandelle, la tête penchée tout près du papier, il déchiffre de ses yeux myopes les renseignements les plus récents sur la situation des assiégés. Puis il soupire pour lui-même :

— Mes agents n'en seront pas capables.

Brusquement décidé, il sort du pavillon, retroussant sa robe de bure, et, pataugeant dans l'eau du fossé, il se dirige vers le fond du jardin. La pluie tombe toujours, le vent est un peu calmé.

✱

Par une porte dérobée, le moine pénètre dans le cabinet de travail du Cardinal... Un long moment s'écoule pendant lequel une vive conversation s'engage entre les deux hommes. Puis, brusquement décidé, le Cardinal s'adresse au Capucin :

— Je connais un homme qui conviendrait pour cette mission. Je vais sonner mon secrétaire pour qu'il l'aille mander.

— Je me retire dans ma cellule, car je ne désire point être vu, dit le moine avant

que le Ministre ait pu tirer le cordon placé à portée de sa main.

— Eh bien, je l'enverrai vous parler, d'ici une heure.

✱

Une ombre portant une grande cape et le chapeau rabattu sur le visage, bien que la nuit soit épaisse, frappe d'une manière convenue quelques coups à la porte du Père Joseph. La faible clarté projetée dehors par la porte rapidement entrouverte disparaît bientôt, et le pavillon retrouve son air de masure abandonnée. Mais à l'intérieur, un dialogue s'échange à mi-voix :

— Son Eminence vous honore de sa confiance, Monsieur; cependant j'aimerais savoir qui vous êtes. Je vois que vous appartenez aux Mousquetaires du Roi; ne seriez-vous pas l'un de ces quatre amis qui, il y a quelques temps, ont contrecarré...

— Je suis l'un d'eux. Mais depuis l'époque dont vous parlez, bien des événements se sont passés. Mes trois amis et moi-même avons donné à Son Eminence plusieurs preuves de notre entier dévouement à sa personne.

— C'est pour cette raison que le Cardinal vous a fait mander ce soir. Étant donné l'importance de l'affaire dont il s'agit, je désire recevoir de vous la promesse de ne rien divulguer avant votre départ en mission pour le service du Roi.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, et je vous jure sur mon épée que d'Artagnan n'y failira point.

— Voici notre dessein...

Et les deux hommes penchant leur tête sur un plan de La Rochelle étendu sur la



table poursuivirent leur conciliabule à voix basse. Puis d'Artagnan salua le capucin et sortit aussi discrètement qu'il était venu.

✱

Le 26 octobre 1628, c'est-à-dire deux jours après cette entrevue, d'Artagnan était de retour au camp. Sans prendre le temps de quitter ses bottes, il longea le chemin du Pont de la Pierre en bordure duquel se trouvait la demeure du moine.

S'étant fait reconnaître par trois coups précipités, puis deux, plus lents, le Mousquetaire entra dans la cellule de l'Éminence Grise, prit place sur un escabeau et raconta sa mission :

— Déguisé en huguenot je passais les murs de la ville au petit jour, mettant à profit la relève des sentinelles. Partout on

entendait le tambour battre la diane. Les rues étaient encore désertes, et j'errais au hasard. Bientôt des enfants, mâves et décharnés sortirent des maisons à la recherche d'un rat épargné qui leur servirait de pitance ou pour aller puiser de l'eau. Les hommes qui n'étaient pas en faction se tenaient rassemblés dans la cour de l'Hôtel de Ville. Je me mêlais à un groupe, et j'entendis une harangue de Guiton dont les derniers mots me firent frémir : « Je suis maire, puisque vous l'avez voulu, mais je jure d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre, et je veux qu'on m'en perce moi-même si jamais je propose de capituler », et, saisissant le poignard, il frappa un grand coup sur la table de marbre placée devant lui. D'abord muets de stupeur en voyant l'entaille faite, les Rochelais acclamèrent : « Vive notre maire indomptable, vive la Réforme ». La foule se dispersa, et l'exaltation étant tombée, j'entendis plusieurs murmurer contre la vie atroce qu'ils menaient, parler de reddition et de l'assassinat de Guiton.

Je me dirigeai alors vers le port pour voir si des navires de la dernière expédition anglaise n'y étaient pas encore ancrés, la construction de la digue les ayant probablement empêché de regagner la haute mer. Sur le quai, quelques soldats en guenille armés de mousquets me regardèrent d'un air soupçonneux et m'interpellèrent : « Tu as bonne mine pour un Rochelais; ne serais-tu pas un espion? Approche-toi donc. » Prêt à me défendre, je fis quelques pas, butai contre une pierre et tombai dans le ruisseau grossi par la tempête. « Mordious! » m'écriai-je « quel est le maudit papiste qui m'a tendu ce piège? ». Les soldats riant aux éclats reprirent : « Pardieu, celui-là est un vrai huguenot. » M'éloignant de ce groupe méfiant, j'entrai dans un cabaret tout proche, où une accorte servante m'informa qu'elle n'avait rien à m'offrir à boire; elle avait assisté à ma chute et elle me demanda si je n'étais pas blessé. Je poursuivis la conversation et appris ainsi que la vieille duchesse de Rohan mangeait des souris sur plat d'argent et buvait du bouillon de harnais. Brusquement elle me dit : « Au lieu de maudire les papistes, mieux vaudrait mettre fin à ce siège horrible », et comme j'acquiesçais, la belle enfant me montra quelques Rochelais attablés dans la pièce voisine et me confia que ces notables voulaient envoyer ce soir même des émissaires pour négocier la reddition de la ville.

— Monsieur d'Artagnan, vous êtes sûr de ce que vous avancez?

— Sur la tête de mes amis, je vous le jure.

— Le Cardinal se souviendra de ce que vous avez accompli, dit le moine en terminant l'entretien.

✱

Le surlendemain, le 28 octobre de l'an de grâce 1628, le Roi Louis XIII faisait son entrée solennelle dans La Rochelle reconquise. Sur leurs chevaux harnachés, les Mousquetaires en casaque bleue à croix d'or ouvraient le défilé. À côté de Monsieur de Tréville chevauchait d'Artagnan pourvu depuis la veille d'un brevet de Lieutenant du Roi. Venaient ensuite le carrosse royal et celui de Richelieu. Le Père Joseph, capuchon relevé, suivait à pied.

(Fin en page 8.)

De Polymnie...

MARC CHESNEAU a écrit ces vers pour LE COURRIER DE LA MESNIE

Marc Chesneau est le Debussy du vers
(Le Dictionnaire des Contemporains.)

EN ILE DE FRANCE

C'est un hameau du Hurepoix,
Avec son calme d'autrefois,
Une douceur bien d'un autre âge
En l'immuable paysage

Alentour, ce sont des coteaux,
Légers, avec leurs bouquetaux,
Et le vaste espace des plaines
Que bordent les forêts lointaines.

Tous ces chemins ombreux et doux
Où les rêves ont rendez-vous,
Qui vont vers de riants villages
Dans le mystère des ombrages.

Au sein de leur sérénité
On comprend mieux l'éternité.
On devine partout la présence
Du Dieu d'amour et d'espérance.

On sent Son regard dans l'azur
Et Son haleine dans l'air pur.
C'est Sa main même : la lumière.
Tant de beauté n'est que prière.

Il ne se peut qu'au Paradis
On trouve chemins plus exquis,
Ni chants d'oiseaux plus innombrables,
Ni des instants plus ineffables.

C'est un hameau du Hurepoix
Comme il en était autrefois,
Quelques humbles toits sans histoire
Dont la paix est toute la gloire.

FILLE AINÉE DE L'EGLISE

O France, souviens-toi, « Fille aînée de
[l'Eglise],
Du testament de saint Rémi.
Ta destinée est là, souveraine et précise :
Ne fais rien à demi.

CROSSFIRE

Un autre film policier, mais bien différent. Très « cérébral », il est de cette nouvelle école américaine qui sacrifie le mouvement à l'analyse psychologique, les poursuites de gangsters en Cadillac au démontage méthodique des cerveaux. Les Américains sont donc tombés dans l'excès contraire en travaillant, à notre exemple, le « statique ».

**

HENRY V

C'est souvent l'erreur de certains producteurs de tirer un mauvais film d'une bonne pièce. Or le producteur d'Henry V n'a pas su choisir. Il nous transporte sans ménagement de la scène à l'écran avec des cou-

Le ciel te l'a montré depuis la Sainte
[Ampoule :
Ta grâce est dans l'amour, ta force est
[dans la foi.
Sois le soldat de Dieu, le phare sur la houle
Et montre à l'univers que le Christ est son
[Roi.

Alors, tu renaîtras, ta place reconquise,
Fidèle à ton destin.
O France, souviens-toi, « Fille aînée de
[l'Eglise],
De ton passé hautain.

ENCHANTEMENT

Le clavecin dormant dans le salon fermé
Aux meubles anciens si beaux qui se déla-
[brent,
Un jour, aux feux tremblants des pesants
[candélabres,
A retrouvé sa voix du bon vieux temps aimé.

Cette voix grêle et tendre aux douceurs ou-
[bliées
Docile aux doigts fins exhumant du tom-
[beau
Daquin et Couperin et le divin Rameau,
Tout le génie en fleur des Muses surannées.

Des fantômes exquis aux yeux un peu
[rêveurs
S'animèrent soudain aux rondeaux et pava-
[nes.
Tout un monde enchanté dont les grâces se
[fanent,
Tendait aux grands miroirs sa joie et ses
[couleurs.

Puis tout s'évanouit sur la dernière note
Le songe regagnait le seuil de l'irréel.
Le salon redevint obscur et solennel,
Mais le vieux clavecin en mon âme san-
[glote.

leurs très belles, certes, mais insuffisantes pour recréer une atmosphère « shakespeare » à l'écran. Et puis, comme le disait un spectateur qui sortait du Lord Byron : « Deux heures pour une bataille, c'est beaucoup ! »

**

NON COUPABLE

Encore un prix de Cannes !

Nous avons failli « canner », surtout en considérant la trogne repoussante de ce brave Michel Simon. Et cependant, son premier prix d'interprétation masculine, il l'a bien gagné. Tour à tour ivrogne désabusé, praticien humain, assassin précis et clairvoyant, amoureux violent, monstre d'orgueil, il donne une extraordinaire leçon d'art dra-

matique à tous ses partenaires. Entraîné par un amour malheureux dans une série de crimes, il trompera si bien son entourage que l'on ne voudra pas croire à sa culpabilité, à l'heure des aveux. Malgré tous ses efforts, après sa mort, « on enterrera quand même un imbécile ».

Le scénario, excellent, fait de ce film un spectacle de qualité, qui vaut surtout, cependant, par le jeu étonnant de notre grand comédien.

**

Le Diable au Corps

Il n'est pas trop tard pour parler de ce film, puisqu'aussi bien il est assuré de ne jamais vieillir.

Nous nous refuserons, pour notre part, à entrer dans les querelles qu'il a soulevées ici et là. On attendait une tempête. On eut à peine quelques vagues charrieuses de rancœurs d'où la jalousie n'était pas absente. Car s'il est une vérité incontestable, c'est l'immense, la suprême beauté de ce « Diable au Corps » qui paralysa la critique malveillante et souleva l'émotion de la foule.

Jamais film ne nous donna pareille densité d'humanité, jamais l'écran ne vibra sous tant de passions nées en pleine pâte d'homme. Sans doute notre adolescence de mauvaise guerre connut-elle de ces drames de l'absence, sans doute fûmes-nous témoins de ces lâchetés. Combien ne pardonneront pas à Gérard Philipe de leur arracher leur masque secret ?

Qu'importe, auprès de tant de beautés, l'effarouchement de ceux qui se refusent à voir le monde avec des yeux d'hommes simples. Que le « Diable au Corps » soit traité au scapel, loin de nous effrayer, nous console de bien des films pourléchés, roses et fades, qu'on nous prétend « bien français ».



Sans doute ne conseillons-nous pas le chef-d'œuvre d'Autant-Lara aux jeunes par trop inavertis. Certaines scènes, certaine atmosphère déprimante leur seraient contre-indiquées. Mais nous ne résistons pas à la joie de saluer, avec l'équipe Autant-Lara, Aurenche, Pierre Bost, jointe aux talents vrais de Micheline Presle et de Gérard Philipe, la naissance d'un cinéma qui, dépassant toute convention, atteint les sommets dépouillés de la grandeur.

F. CHATEL.

... à Micheline Presle

LE COURRIER DE LA MESNIE

CONTINUE !

LE SERMENT DE STRASBOURG

« ICI FRANCE » disparaît. Avec lui disparaît, pour un temps, l'espoir de voir les monarchistes disposer d'un organe à grand tirage, capable d'opposer à l'ensemble des Français, les principes du salut national.

Le « **Courrier de la Mesnie** » allait-il subir le même sort ? Il n'est pas de commune mesure entre un grand hebdomadaire, dont le budget se chiffre par millions, et notre bulletin. Si « ICI FRANCE » a fait la preuve que le public monarchiste n'était ni assez uni, ni assez clairvoyant pour faire taire tout esprit de critique et mener un combat unique, le « **Courrier de la Mesnie** » a, lui, fait la preuve qu'un organe (même très imparfait) peut vivre s'il est soutenu par la foi de son équipe directrice et la confiance de tous ses lecteurs.

Cette foi, nous la conservons intacte. Et nos lecteurs nous ont manifesté tant de confiance et d'estime que nous avons à cœur de ne les point décevoir. Le « **Courrier de la Mesnie** » CONTINUE. Mais la disparition d'ICI FRANCE et du bulletin des Comités Monarchistes lui impose une lourde responsabilité, celle de représenter A LUI SEUL la pensée politique du Prince et d'être le dernier lien entre les monarchistes. Cette tâche est écrasante pour notre jeune bulletin. Elle n'est pas, croyons-nous, au-dessus de nos forces.

Certes, lorsque nous avons fait paraître, au lendemain de la libération, notre premier numéro, bien modeste et bien imparfait, nous n'aurions jamais songé qu'un tel rôle serait un jour dévolu. Le « **Courrier de la Mesnie** » a grandi. Il s'est, peu à peu, amélioré, par le tenace et commun effort de notre équipe et de nos lecteurs. Depuis plus de deux années, il a donné l'exemple peu ordinaire d'un bulletin qui équilibre son budget. Cela, il n'a pu le faire que par le travail désintéressé et entièrement bénévole de ses rédacteurs et de son administration. Il n'a pu vivre aussi, que grâce à la belle compréhension et à la générosité de tous ses lecteurs. Ces dernières semaines nous en ont donné une nouvelle preuve.

LE SUCCES DE NOTRE SOUSCRIPTION

Nous n'avons jamais caché à nos lecteurs, bien vite devenus nos amis, aucune de nos difficultés financières. Dans notre dernier numéro, nous faisons appel à eux pour nous aider, par une souscription volontaire, à rétablir l'équilibre de notre budget auquel manquait, pour cette année, une somme de CINQUANTE mille francs.

Cet appel a été entendu. A peine notre numéro était-il expédié que les premiers dons nous parvenaient, accompagnés de

lettres émouvantes. Des étudiants, des ouvriers nous envoient le prix d'une séance de cinéma, joyeusement sacrifiée. Des employés nous adressent le gain d'une ou deux journées de travail. Une jeune parisienne s'est mise à travailler quelques heures par semaine pour nous faire parvenir son salaire. Et cent autres gestes aussi magnifiques, grâce auxquels notre souscription est maintenant assurée d'un grand succès. Quelques dons importants, mais surtout une masse de petites souscriptions nous ont permis de dépasser, au bout du premier mois, le chiffre de **TRENTE-CINQ MILLE FRANCS**. Et chaque jour, nous parvenons de nouveaux dons.

Comment exprimer à nos amis notre émotion et notre gratitude ? Qu'ils sachent, du moins, que leurs sacrifices ont porté leur fruit. Le « **Courrier de la Mesnie** » vivra. Mais cet effort ne doit pas se ralentir un seul instant. Nous lançons un **NOUVEL APPEL** à tous ceux qui n'ont pas encore souscrit. C'est d'eux qu'il dépend maintenant que les monarchistes français puissent encore faire entendre leur voix. Quiconque peut nous aider et ne le fait pas trahit sa cause. Quiconque refuse l'aide matérielle que nous lui demandons rend vains les sacrifices de ceux qui lui ont donné le meilleur d'eux-mêmes, et parfois leur vie.

VERS UN NOUVEL ORGANE ROYALISTE

Nous n'écrivons pas ces mots à la légère. Seul organe monarchiste dépositaire de la pensée du Prince, le « **Courrier de la Mesnie** » doit se mettre désormais au service de tous les monarchistes. Cela implique le choix d'un nouveau titre : nous l'aurons. Cela implique une transformation profonde de notre formule et de notre équipe : nous saurons nous les imposer. Dès maintenant, nous adressons un pressant appel aux meilleurs et aux plus fidèles collaborateurs de la presse monarchiste pour qu'ils viennent renforcer notre équipe. Dès le mois de décembre, nous servirons gratuitement notre journal aux anciens abonnés d'ICI FRANCE. Nous prenons seuls la responsabilité de ce geste, que nous considérons comme un devoir.

Mais ce devoir nous impose des charges nouvelles et très lourdes. Il nous oblige à doubler notre tirage et nos frais d'expédition. Seuls, nous n'y parviendrons pas. Il nous faut l'aide de tous. Et si nous l'obtenons, nous pourrions envisager sans crainte d'augmenter notre format et, progressivement, notre périodicité. CELA DEPEND DE VOUS.

F. CHATEL.

Voici l'Agenda qu'il vous faut !

« MON AGENDA 1948 » est luxueux et pratique : d'un format idéal (6,5 x 11), solide, à toute épreuve (relié toile), muni d'une fermeture métallique, 288 pages imprimées en deux couleurs, deux jours à la page. De plus, ses 32 hors-texte en héliogravure délicieusement commentés lui donnent une originalité unique.

« MON AGENDA 1948 » est enrichissant : au début de chaque mois est présenté un auteur moderne (Péguy, Claudel, Léon Bloy, Daniel-Rops, Bernanos, Mauriac, Psichari, Francis

Jammes...) et à chaque page une pensée dynamique prise dans ses œuvres. « MON AGENDA 1948 » contient donc tout un idéal de vie et fera le bonheur de tous et de toutes.

Son prix même est avantageux, puisqu'il n'est vendu que 80 FRANCS. Commandez-le immédiatement en versant 80 francs au Compte de Chèque Postal DUTIL 1135.11 PARIS (19, rue Dareau, à Paris-14^e) et vous le recevrez rapidement. Le franco de port et d'emballage est accordé à nos lecteurs.



Dès la campagne électorale engagée, le succès du R.P.F. semblait acquis en Alsace. Aussi le M.R.P. décida-t-il de faire donner la grosse artillerie, en la personne du ministre des Affaires étrangères, M. Georges Bidault.

Celui-ci, au cours de son discours, se plut à citer une phrase du fameux serment de Strasbourg, plus que jamais de circonstances : « Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple chrétien et du nôtre... »

Cette belle envolée oratoire fut saluée avec respect. Mais la citation était incomplète ! Rétablissons-la, pour nos lecteurs, en toute vérité :

« Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple chrétien et du nôtre, autant que Dieu m'en donne savoir et pouvoir, je défendrai mon frère Charles que voici, et par aide et en chaque chose, ainsi qu'on doit par devoir défendre son frère, à la condition qu'il me fasse de même. »

Ce qui donne aux paroles de notre ministre un sens tout à fait différent et qu'il n'avait peut-être pas prévu !

LES POLITICIENS... ...SELON LA BIBLE

Un chirurgien, un archiviste et un politicien discutaient pour savoir laquelle de leurs professions était la plus ancienne.

Le chirurgien commença :

« Eve fut faite d'une côte d'Adam ; n'est-ce pas là une belle opération chirurgicale ? »

« Peut-être, dit l'architecte, mais auparavant, il avait fallu créer l'ordre à partir du chaos, et c'était un travail d'architecte. »

« Mais, interrompit fièrement le politicien, il avait bien fallu que quelqu'un créât tout d'abord le chaos ! ».

A L'OMBRE DU SIÈGE DE LA ROCHELLE

(Suite de la page 6)

Arrivé sur la Place d'Armes, le cortège s'arrêta, et Louis XIII, avant de pénétrer dans la cathédrale où aucune messe n'avait été célébrée depuis cinquante ans, saisit les mains de l'Eminence Grise et dit :

— Vous êtes le seul homme qui soit demeuré ferme dans l'espoir de réduire la place à l'obéissance, et c'est vous qui avez confirmé les autres.

Un héraut proclama la volonté de Sa Majesté de renoncer à exercer des représailles, à demander des réparations. Au contraire, les franchises de la ville étaient maintenues. Louis XIII, après avoir combattu par devoir, traitait avec magnanimité les Rochelais, mettait un terme à cette guerre fratricide et retrouvait ses fidèles sujets.

Sur le parvis, le Cardinal de Richelieu revêtu des ornements sacerdotaux vint accueillir le Roi, tandis que s'élevaient les premières mesures du Te Deum.

Rémy FEQUANT.

Bulletin intérieur mensuel de la MESNIE
11, Faubourg Montmartre, Paris-9^e
Association déclarée
sous le régime de la loi de 1901
Le Gérant : Régis THOMAS

S. P. I., 27, rue Nicolo, Paris (16^e)